

LE COURRIER DE L'EUROPE, 6 juin 1831, p.4.

Quel malheur qu'il y ait là des passions politiques qui paralysent, irritent, étouffent et abâtardissent tout, qui pèsent comme le cauchemar d'un mauvais rêve sur l'esprit français! car l'esprit ne fut jamais plus vif, plus audacieux, ni mieux disposé à prendre un essor sublime sur tous les points de sa vaste circonférence. Toute l'énergie du caractère impétueux de la jeunesse de notre nation avait passé dans l'intelligence de même qu'elle résidait sous l'empire dans le courage militaire et dans l'amour des conquêtes; car, pour ne point parler ici d'industrie ni de finances, ce qui pourrait paraître aller fort mal à un auteur de feuilleton, tout dans nos écoles et nos bibliothèques se remuait, s'agitait, prospérait; on voulait trouver une nouvelle littérature, des sciences nouvelles, une nouvelle philosophie, une nouvelle antiquité, un moyen âge nouveau, ou du moins quelques nouveautés sur tout cela, et l'on y parvenait. Quel pas la civilisation ainsi poussée allait faire! Mais les orages sont venus, et gloire nationale, civilisation, littérature, prospérité, tout s'est arrêté là. La même avalanche qui a écrasé les entreprises commerciales a roulé aussi ses ruines jusques sur les entreprises; et le même calme plat et forcé au milieu d'une atmosphère brûlante qui tient les unes à terre y tient aussi les autres: de sorte que capitalistes et littérateurs sont là déplorant leurs portes et se demandant de quoi l'on s'avise de vouloir ainsi épuiser la France d'impôts, la couvrir d'armes et de soldats, les mers de vaisseaux équipés en guerre pour conserver ce *statu quo* qui nous couvre de honte pour le présent sans nous donner un seul gage de sécurité pour un avenir qui peut-être nous couvrira de sang.

En parlant ainsi, l'opulence ramasse ses restes d'or, les renferme; le talent concentre ses pensées, regarde s'agiter les parlements, les ministères, les élections, les clubs, la rue; et chacun se croisant les bras, attend le nœud de l'intrigue, attend une révolution qui lui ramène la terreur ou le calme pour se décider et agir.

En attendant, tout languit, excepté les théâtres, qui luttent contre la mort avec un courage bien digne de quelque chose de mieux que les éloges d'un feuilleton. Mais que voulez-vous? plus les théâtres vont embellissant leurs salles, leurs loges, leurs banquettes et leurs toiles, plus le public devient pauvre et incapable de les indemniser des frais qu'ils font cependant pour lui. Jamais, comme nous l'avons déjà fait observer souvent, jamais le matériel des théâtres ne fut plus brillant qu'aujourd'hui nos administrations théâtrales. Elles ont toutes à leur tête des hommes habiles et expérimentés qui mènent on ne peut mieux, on ne peut plus économiquement l'entreprise dont ils sont chargés. Aussi voyez partout quelle activité, que de pièces nouvelles, mais quelles pièces, grand Dieu! quelles pièces pour la plupart! voilà une des grandes plaies des théâtres. L'autre, c'est la pauvreté du public. Avec ce double cancer au cœur, ils ne peuvent pas vivre.

C'est cependant dans ces temps funestes que nos deux grands théâtres royaux se remontent à neuf et redoublent à grands frais leurs moyens de succès. C'est donc à vous, dilettanti des deux sexes, à soutenir de vos applaudissements et de votre bourse votre théâtre favori. Vous qui voyagez par plaisir, qui allez vous baigner au loin par caprice ou par

ordonnance, quittez vos vallons frais, vos eaux minérales pour remonter en calèche et revenir à Paris. Si vous aviez trop chaud, si la foule, la sueur et la poussière vous incommodent, prenez patience, MM. Casimir Perrier [Perier] et Lobau seront là avec leurs pompes et leurs bains ambulants. Vous aussi qui nous avez abandonnés depuis nos glorieuses journées, revenez voir Paris, vous le trouverez bien changé.

Vous verrez le drapeau tricolore à la place du drapeau blanc, des gardes nationaux à la place des gardes royaux, des gardes municipaux, à la place de gendarmes; la défroque de la cour de l'empire à la place de la cour de la restauration, MM. Casimir Périer [Perier] et Montalivet à la place de MM. de Villèle et Corbière, M. Persil... à la place de personne, car il a créé son rôle, lui, et il est unique dans son genre: vous verrez sur les hauteurs de Belleville trois au quatre taupières fraîches que les ouvriers oisifs allaient fouiller dans l'entr'acte des émeutes, et que la patrie reconnaissante a décorées du nom pompeux de fortifications, avec tout autant de raison qu'elle a appelé nos députés fonctionnaires les sauveurs de la France.

Vous verrez partout des boutiques et des appartements à louer, mais vous y verrez aussi une jeunesse mécontente et véritablement amie de la liberté; vous y verrez des salles de théâtre pompeusement décorées, et la *merveille* de l'Opéra devenue plus merveilleuse encore.

En effet l'Opéra n'est plus le même, tous ses ornements anciens et flétris ont disparu sous un or nouveau et sous des peintures nouvelles. Tout cela disposé avec un goût qui fait honneur à l'imagination de M. Véron, et aux pinceaux de M. Lesueur. Tout y a pris de l'éclat nouveau: les grandes colonnes qui soutiennent la voûte de la salle sont devenues corinthiennes de doriques qu'elles étaient, et portent chacune vers leur renflement un candélabre à neuf branches qui, sous la forme de bougies blanches, lancent une lueur de gaz qui doit servir d'auxiliaire à celle du lustre déjà si étincelant d'or et de flammes. De cette manière toute la salle sera splendidement éclairée, de sorte que les élégants et les dames ne seront plus exposés à rien perdre de l'éclat de leur parure et de leur beauté. Sous tant de lumières se détache d'une manière nette et tranchée sur le fond clair, des loges tendues en papier gris de perle.

Ceux qui voudront fuir cette trop vive clarté pourront se réfugier dans les anciennes baignoires qui circulaient autour du parterre et que l'administration a fait griller; il en est de même pour les nouvelles baignoires que l'on vient de pratiquer dans les soubassements des loges dites *du roi et de la reine*.

Ainsi chacun sera désormais à l'aise à l'opéra, ceux qui voudront briller et ceux qui voudront s'effacer. Une galerie d'un seul banc, qui doit contenir de douze à quatorze personnes, a été pratiquée sur le devant des premières loges; toute la devanture de ces loges a reçu en outre un genre de décoration à l'italienne que l'on ne connaissait pas jusqu'ici dans nos théâtre et qui cependant donnerait à leurs salles un air monumental qu'elles n'ont pas. Ces nouvelles décorations se composent d'une suite de

petits pilastres qui offrent aux yeux l'image d'une jolie balustrade de marbre blanc qui contraste à merveille sur un fond cramoisi.

Les quatre pendentifs, c'est-à-dire les quatre coins par où la voûte s'appuie sur ses colonnes, sont ainsi que la voûte elle-même ornés de figures peintes et coloriées par le pinceau brillant de M. Gosse.

A tout cela ajoutez la musique de Rossini, la voix de Nourrit, des mesdames Dorus [Dorus-Gras], Dalmoreau [Cinti-Damoreau], et Devrient [Schröder-Devrient], qui du Théâtre-Allemand passe à l'Opéra, et enfin la danse de mademoiselle Taglioni, le zèle de tous les artistes et les nouvelles représentations qui vont se succéder rapidement, et vous aurez de l'Opéra restauré une idée qui vous inspirera le désir de voir cette merveille.

LE COURRIER DE L'EUROPE, 6 juin 1831, p.4.

Journal Title:	LE COURRIER DE L'EUROPE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	6 JUIN 1831
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°124
Year:	1831
Series:	None
Pagination:	4
Issue:	Lundi 6 Juin 1831
Title of Article:	VARIÉTÉS
Subtitle of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. OUVERTURE, RESTAURATION DE LA SALLE.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None